

*Que
sais-je?*

**CULTURE INDIVIDUELLE
ET
CULTURE DE MASSE**

LOUIS DOLLOT



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Janvier 1993 — N° 38 571

QUE SAIS-JE ?

TFG 76/07
C10

*Culture individuelle
et culture de masse*

LOUIS DOLLOT

Cinquième édition mise à jour

32^e mille



DU MÊME AUTEUR

AUX PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Collection « Que sais-je ? »

La France dans le monde actuel, n° 876, 11^e édition en préparation ;
ouvrage traduit en japonais et en arabe.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La question des privilèges dans la seconde moitié du XVIII^e siècle,
Paris, Editions Pedone, 1942 (ouvrage récompensé par l'Académie
des Sciences morales et politiques).

Folles ou sages, les abbesses de l'ancienne France, 1589-1789, Librairie
académique Perrin, 1987.

Les cardinaux-ministres sous la monarchie française, Paris, Editions
Dominique Wapler, 1952 (ouvrage couronné par l'Académie
française).

La Turquie vivante, Nancy, Editions Berger-Levrault, 1957 (ouvrage
couronné par l'Académie française).

ISBN 2 13 045038 5

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1974

5^e édition mise à jour : 1993, janvier

© Presses Universitaires de France, 1974
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

Il en est de certains mots comme des notions qu'ils entendent exprimer. Les débats d'idées auxquels ils donnent lieu dominent une époque et vont parfois jusqu'à passionner plusieurs générations. Nul accord ne se fait pourtant à leur sujet, dès qu'il s'agit d'en cerner avec précision les contours.

Ainsi le xvii^e siècle discutait-il de la Grâce, le xviii^e de la Raison et du Progrès, le xix^e de l'« Avenir de la science », le xx^e de la « Démocratie » et, à son terme, il s'interroge sur les menaces nucléaires et l'écologie, sans qu'un consensus se dégage sur la signification exacte de ces mots.

Pas plus donc que les précédentes, notre époque n'échappe à ces grandes joutes de l'esprit puisque celles-ci répondent comme jamais à des préoccupations fondamentales. Mais pas davantage non plus — la question se situant désormais à l'échelle planétaire — elles ne permettent d'aboutir à des conclusions certaines.

L'humanité d'aujourd'hui est confrontée, et ceci d'une manière concrète et immédiate, à des problèmes, d'ailleurs, connexes : rythme et inégalités de développement, nécessité d'un « nouvel ordre économique mondial », faim dans le monde et surpeuplement (plus de 5 milliards d'hommes sur la terre en 1992 contre 1,5 en 1900), et peut-être 6 ou 7 milliards en l'an 2000. Plus récemment, la recherche d'une qualité de vie est venue se surajouter aux

concepts traditionnels de niveau de vie et de genre de vie, et l'on palabre sur la « désaliénation » de l'individu et des masses. La discussion passe ainsi, insensiblement, d'un palier matériel à un palier intellectuel.

Il y a là autant de problèmes traduisant une prise de conscience collective, autant de vocables faisant irruption dans le langage, sans que l'esprit réussisse vraiment à les appréhender.

S'il était demandé à quelque ordinateur d'établir une statistique en même temps qu'une priorité de ces mots ou concepts passés au premier plan de l'actualité, la culture occuperait une place éminente.

Jamais, peut-être, thème n'a été aussi fréquemment abordé, surtout depuis que l'idée d'une culture, longtemps jugée individualiste, voire aristocratique, s'est trouvée confrontée aux phénomènes nouveaux de la masse et des techniques dites de masse, et surtout contestée en même temps que la « société bourgeoise », dont elle serait le produit.

Aussi tout le monde discute aujourd'hui de culture et chacun s'en réclame. Les plus hautes autorités spirituelles s'en préoccupent. Ainsi, pour l'Eglise catholique, le II^e Concile du Vatican s'est penché, à travers la Constitution pastorale *Gaudium et spes*, sur les rapports de la culture et de la foi. Le 28 mai 1982, le pape Jean-Paul II fondait le « Conseil pontifical pour la Culture » (dont l'actuel président est un Français, le cardinal Poupard) en considération de ce que « le dialogue de l'Eglise avec les cultures de notre temps (est) un domaine vital, dont l'enjeu est le destin du monde en cette fin du xx^e siècle ».

Un autre enjeu, qui concerne plus directement la France, est l'élan décisif qu'à partir du 1^{er} jan-

vier 1993 l'Europe des Douze et même tout le « Vieux Continent » devront se donner une véritable « culture européenne ».

En troisième lieu, l'intervention croissante de l'Etat dans la Culture a besoin d'être surveillée de près. Combien d'hommes politiques, spécialement en France, souvent au sommet de l'Etat ou ministres de la Culture, se veulent, en particulier, les promoteurs résolus de « Grands travaux » qui n'ont pas été toujours une réussite.

Voulu plus que jamais « Ville Lumière », Paris n'a été doté d'autant d'édifices ou de monuments prestigieux.

En moins de trois décennies, et pour s'en tenir au plus spectaculaire, ont surgi : Beaubourg, dit aussi Pompidou, un centre du vieux Paris pour abriter, en particulier, le « Musée d'Art moderne » ; le « Musée de l'Art du XIX^e siècle » à l'emplacement de l'ancienne gare d'Orsay ; l'« Opéra de la Bastille » ; à Bercy le « Parc omnisports » et, au bord de la Seine, l'imposant nouveau « ministère des Finances » construit un siècle et demi après le « Quai d'Orsay » ; le « musée du Grand Louvre » en surface et en sous-sol permettant, notamment, la résurrection du château fort de Philippe-Auguste, une grande réussite ; la « Cité des Sciences » à La Villette, combien attractive pour les jeunes, ne serait-ce que par sa « Géode », seule à même de projeter des films hors du commun ; la « Grande Arche » de la Défense, allongeant encore la perspective partie des Tuileries en passant par les Champs-Élysées et l'Etoile ; à l'est de Paris la « Très Grande Bibliothèque » qui serait peut-être la plus grande du monde. A quoi s'ajoute le charme de la Tour Eiffel qui, illuminée chaque jour, depuis 1989, à la nuit tombante, offre aux touristes comme aux habitants de Paris un plaisir en même temps qu'un repère.

Si à l'immense « capital » représenté de toutes parts par la bien choisie « capitale » de la France, on ajoute la France entière par la variété de ses richesses et de ses provinces, nature et culture ont de quoi enchanter les masses de toute provenance.

Quant à ceux qui font profession de culture (écrivains, poètes, artistes, savants), qui s'adonnent à l'effort, à la réflexion, au travail et à la recherche, ils deviennent des hommes cultivés. C'est par la culture personnelle qu'ils s'enrichissent vraiment.

Dans la dernière édition de son *Dictionnaire*, l'Académie

française donne une très longue définition de la Culture. On se bornera aux seuls sens figuré et collectif.

II. — Fig. A. — A propos du développement du corps et de l'esprit (on notera au passage ces deux noms très importants) :

1. *Effort personnel*¹ et méthodique par lequel une personne tend à accroître ses connaissances et donner le meilleur emploi à ses facultés d'esprit. *S'adonner, se consacrer à la culture de son intelligence, de son goût. Développer par la culture ses dons naturels. La mémoire est à la base de toute culture. Le résultat de cet effort. Une vaste culture. Posséder une bonne culture littéraire, philosophique, scientifique, artistique, musicale.* La culture générale, ensemble de connaissances fondamentales s'étendant sur des domaines variés : histoire, littérature, philosophie, arts, droit, sciences, etc., et permettant à la fois les associations d'idées et l'exercice du jugement. *Il a une solide culture classique, fondée principalement sur les littératures du passé, ce qu'on appelait naguère les humanités. Une culture encyclopédique, étendue et variée. Une culture livresque, telle qu'on l'a acquise par les lectures, mais sans expérience personnelle ni adaptation aux réalités. Un homme sans culture. Une culture d'autodidacte, que l'on s'est faite soi-même, sans être dirigé par des maîtres.*

2. Par anal. *Culture physique*, ensemble d'exercices visant au développement harmonieux du corps. *Un professeur de culture physique. Une salle de culture physique.*

III. — 1. Ensemble des acquis littéraires, artistiques, artisanaux, des mœurs, des coutumes, des traditions et des modes de pensée et de vie qui constituent le patrimoine collectif et la personnalité d'un pays, d'un peuple, d'un groupe de peuples, d'une nation. *La pluralité des cultures humaines. La culture chinoise. La culture gréco-latine. Les cultures précolombiennes. La culture bantoue. La culture occidentale, orientale, africaine. Une culture disparue. Une culture qui ne cesse de s'enrichir. Le problème de la coexistence des cultures.*

2. Ensemble de valeurs et de références intellectuelles et artistiques communes à un groupe donné. Etat de civilisation d'un groupe humain. *Culture de masse* (noter ici l'opposition entre « c » et grand « C »). *Permettre l'accès de tous les citoyens à la culture. Culture populaire.*

Spécialement *ministère de la Culture* (ou préférablement *ministère des Affaires culturelles*), qui a pour attribution la conservation et l'exploitation du patrimoine, d'organiser les

1. Deux mots à retenir.

enseignements artistiques et de favoriser la création et la diffusion des productions de l'art. *Maison de la culture*, établissement public qui a pour but de permettre l'accès du plus grand nombre à la culture et de favoriser la création littéraire et artistique.

De nos jours, la mention et l'analyse de la culture dans tous les dictionnaires, lexiques et encyclopédies et l'emploi constant de ce vocable sanctionnent une réalité.

Car la culture est partout. Elle a non seulement ses ministres, ses maisons, ses foyers, ses centres, ses théâtres, mais aussi ses rues, en Russie, ses « parcs » et à Mexico la célèbre « place des trois cultures » (aztèque, espagnole et moderne).

Nulle mode dans ce phénomène, dont, au contraire de bien d'autres, on se gardera de dire qu'elle ne fera que passer. Il s'agit, en effet, d'une question essentielle à propos de laquelle, face à un monde qui change du tout au tout, s'interroge et même s'inquiète l'homme contemporain.

Le problème apparaît d'autant plus essentiel qu'il est lié à d'autres grands débats actuels, tels le développement culturel, favorisé — mais jusqu'à quel point ? — par le développement matériel, la croissance économique, la quête d'une vie entièrement changée, dont la culture, moyen pour l'homme d'assumer son destin à la fois individuel et collectif, semblerait la clé de voûte.

Voici donc la culture au centre du choc des idées. Rien d'étonnant alors à ce qu'elle-même ou les concepts qui ont pu jadis lui être comparés donnent lieu, selon les pays et aussi selon les individus, fussent-ils des auteurs consacrés, aux interprétations les plus diverses. A la question : « Qu'est-ce que la culture ? » on ne peut, en effet, répondre sans s'interroger sur son « Pourquoi ? » et son « Com-

ment ? ». Quel but vise-t-elle, quels sont les moyens de l'acquérir, quelle interaction s'observe à son sujet entre l'effort individuel et les forces d'attraction et de pression de plus en plus puissantes exercées sur les masses ?

Le temps semble pourtant venu d'une démarche intellectuelle plus poussée à son sujet puisque, comme le note le grand poète et dramaturge anglais, qui s'est longuement attardé sur le problème, Thomas-Stearns Eliot, « un mot a surtout besoin d'être défini après un mauvais usage, de même qu'une doctrine après une hérésie ».

Le mauvais usage du mot culture vient de son caractère insaisissable, en fait de l'impossibilité de lui donner une définition correcte et acceptable pour tous. Alfred-Louis Kroeber et Clyde Kluckhohn, ethnologues et sociologues américains, s'y sont essayé en 1952 dans leur ouvrage : *Culture, a critical review of concepts and definitions*, donnant de celles-ci plus de 160 exemples et ajoutant la leur pas davantage satisfaisante.

Aussi bien, et plus que jamais, le vocable ne paraît pas devoir se suffire à lui-même. On l'observe immédiatement dans ses dérivés, un « animateur » culturel n'étant pas forcément un homme cultivé. Ensuite et surtout, qu'il soit précédé de l'article défini ou indéfini, utilisé au singulier ou au pluriel, employé pour une personne, une collectivité ou l'ensemble d'une société, qu'il concerne l'individu ou la mission de l'Etat, que, considéré comme un développement, on se réfère à ses modes d'acquisition ou au résultat atteint, voilà que son sens varie du tout au tout. A la culture s'opposent l'inculture et la « contre-culture » telle qu'elle est comprise par différents penseurs occidentaux, ou l'« anti-culture » stigmatisée hier par les pays de l'Est (drogue, porno-

graphie...), ou même la culture « sauvage » avec le sens que ce mot a pris dans le vocabulaire contemporain, ou bien, enfin, les cultures elles-mêmes confrontées aux sub-cultures ou à la super-culture, l'introduction de divisions ne faisant que reculer la difficulté.

Puis l'adjonction d'un qualificatif (générale, partielle ou particulière, classique ou scientifique, livresque ou autodidacte, ancienne ou nouvelle) amène à d'autres distinctions soulignant encore davantage la complexité de la notion.

Accolée à d'autres mots, la culture peut en apparaître le complément et parfois l'antithèse : loisirs et culture, travail et culture, science et culture.

Le mot a proliféré à ce point que l'on parle aujourd'hui, si peu heureux que soient ces néologismes, d'« acculturation », ou contact-conflit entre deux cultures différentes et inégales, ou, au contraire, d'« inculturation », soit rapports bénéfiques entre pays de niveau aussi inégal, de « culturalisme » d'origine anglaise, signifiant l'influence du milieu social opposé au milieu idéologique, et même de « culturisme » (pratique et exercices physiques visant à développer la musculature).

Une famille de mots divisée, telle apparaît la culture du fait des sens très divers donnés à l'intérieur d'un même pays par des auteurs habités du « principe d'incertitude » ou portés à trancher selon leur propre discipline (voire simple préférence) quand ils ne sont pas des politiciens en même temps que des idéologues.

Abstraite par elle-même, de nos jours rendue complexe et multiple, la notion de culture différemment diagnostiquée, et même parfois disséquée, se prête fort mal à une analyse.

On n'en retiendra que le substantif puisque aussi

bien, du moins en France, il est encadré par l'adjectif « cultivé » qui l'a chronologiquement précédé et cet autre « culturel », son principal dérivé, dont il est fait aujourd'hui et partout tant d'abus. Trois sens lui sont donnés : intellectuel (ou sens figuré), économique et microbiologique.

Le premier doit être compris au singulier, quand seule la personne humaine est en cause et s'écrit alors avec un « c » minuscule. En revanche, la culture avec un grand « C » s'écrit au pluriel. Comme au singulier, c'est une forme supérieure d'expression collective visant une région, un pays, un continent (européenne, américaine, courant le risque d'être politisée et de surcroît globale), elle demeure assez suspecte. Mais à aucun titre cette culture n'est une petite culture.

Quant au sens économique il n'a jamais offert, étant très concret, de difficulté. Pendant des siècles, le vocable « culture » s'est résumé à la culture des sols, des plantes, des arbres et des végétaux en général, et par assimilation à l'élevage des animaux (cuniculture, apiculture...). Or, en passant de l'ordre inférieur de la nature à l'ordre supérieur de l'esprit, la culture ne s'est jamais complètement séparée du premier, auquel elle est historiquement liée.

Et ceci s'observe de deux façons.

L'extension de la culture de son sens rustique au sens figuré souligne, dans le langage courant des métaphores ou comparaisons, le dualisme de l'action humaine ; celle que l'homme mène sur lui-même, corps aussi bien qu'intelligence, et celle qu'il poursuit à l'extérieur, sur le monde qui l'entoure. Dans les deux cas, il s'agit de fertiliser et de développer les richesses d'un « terrain », qui autrement demeureraient latentes et improductives.

Mais surtout la permanence même de ce dualisme

indique que la distinction entre l'ordre de la nature et l'ordre de la culture, entre l'inné et l'acquis ne saurait être poussée trop loin et aussi à son sujet, au cours des temps, l'interprétation a varié.

On assiste de nos jours à un phénomène d'inversion. La thèse ancienne, qui a prévalu jusqu'au premier quart du xx^e siècle, fondait son analyse sur l'unité de l'humanité et la diversité du monde inanimé et animé. Actuellement, conséquence des progrès de l'anthropologie et de la sociologie, la diversité humaine, donc des cultures, est à son tour opposée au fonds commun de la nature. En ce sens, selon certains, les préjugés de race, de classe et de sexe seraient nés de l'appartenance à la société, les infériorités étant mises au compte de la nature, alors qu'elles sont la conséquence d'une culture.

Entre ces deux premiers sens du mot culture, il existe, d'ailleurs, quelques « ponts », telle la puériculture, extension sur l'enfant des méthodes du premier pour le préparer un jour à accéder au second.

Quant au troisième sens, dernier venu, exclusivement réservé à la microbiologie (culture expérimentale, hors de leur milieu naturel, des bactéries, infusoires et autres micro-organismes, *in vitro*, en « bouillon »...), il n'aurait qu'un intérêt très marginal, si ce n'est qu'il marque un curieux retour du pendule vers l'ordre de la nature, et est parfois utilisé comme élément de référence lorsque certains veulent réduire la culture moderne à une alchimie des connaissances.

Sur le plan international, l'analyse de la notion de culture devient encore plus malaisée en raison des significations très différentes que certains pays appartenant pourtant à l'Occident ont voulu lui donner et parfois annexer à leur profit. Ainsi dans l'ancienne Allemagne du *Kulturkampf*, de la *Kultur* opposée au concept de civilisation défendu par la

France pour atteindre les perversions du régime national-socialiste. La culture figure alors surtout comme une source de conflits ou de revendications au lieu de servir l'entente entre pays.

Déjà, en 1919, la « Société des Nations », entendant innover et inclure dans la nécessaire construction de la paix le rapprochement des esprits, avait préconisé la création d'un « Institut de Coopération intellectuelle », qui vit le jour en 1925. Au mot « culturel » était préféré le mot « intellectuel », plus familier aux Anglo-Saxons, à l'époque très influents à Genève. Puis la montée des nationalismes, la deuxième guerre mondiale, l'usage immodéré du vocable « culturel » par une bonne partie de la « littérature journalistique » occidentale parurent le condamner de façon définitive.

Il n'en fut rien. Pour que la culture cesse d'être un thème de propagande et devienne un thème de coopération, il est alors décidé, avant même la fin des hostilités, de donner à ce mot clé des temps modernes ses « lettres de naturalité » internationales et d'exorciser ainsi le passé. Le 16 novembre 1945, à Londres, était créé l'Unesco ou « Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture », institution spécialisée de l'O.N.U., Paris étant choisi pour devenir son siège, comme cela avait été le cas de l' « Institut de Coopération intellectuelle ». Mais l'Unesco est d'une tout autre ampleur, vouée en priorité à l'action multilatérale.

Le nombre de ses membres représente à peu près tous les Etats du monde, soit 165, et trois membres associés, les trois Etats baltes (Estonie, Lettonie, Lituanie) étant le plus récemment entrés ; en revanche, trois Etats se sont retirés : Etats-Unis (1984), Grande-Bretagne et Singapour (1985).

Après bientôt un demi-siècle d'existence, sous

l'impulsion de huit directeurs généraux, dont longtemps un Français, René Maheu, et, à l'heure actuelle, un Espagnol, Federico Mayon Zaragoza, l'œuvre accomplie, malgré les récentes vicissitudes, est considérable.

En particulier l'Unesco s'est attachée à sauver certaines parties essentielles du patrimoine culturel de l'humanité et aider à de grands projets en faveur des pays les plus défavorisés.

Le 21 janvier 1988, elle a lancé un vaste programme : la « Décennie mondiale pour le développement culturel » (1988-1997), deux des quatre points retenus étant : l'affirmation des identités culturelles, la promotion internationale de la coopération culturelle.

Au cours des dernières décennies, le *débat sur la culture* n'a cessé de s'intensifier dans ce qu'il a d'essentiel. Il s'est centré sur ce qu'on appelait à l'origine « techniques de diffusion collective », vite devenues *mass media*, mots d'origine américaine apparus en France dans les années soixante. « Médias », « médiatiques », et même « médiathèque » font désormais partie du vocabulaire courant. Ce changement, de grande portée, dépasse de beaucoup celui des mots. En tête des médias figurent la radio et surtout la télévision ; elles font désormais partie de la vie quotidienne, et pas seulement dans le monde occidental ; vidéos, magnétoscopes, cassettes sont là aussi pour de petits groupes. Alors que la radio permet une activité manuelle concomitante, la télévision absorbe l'homme tout entier, réduit, tout au plus, à manipuler boutons ou télécommandes pour passer d'une chaîne à l'autre, à la recherche de l'émission « la meilleure », comportement auquel on a donné le nom de *zapping*. Images et couleurs,

aujourd'hui reines, ne sont pas le monopole de la « télé » et du cinéma, mais prospèrent dans les « magazines », pages ou affiches publicitaires, s'étalant dans les « kiosques à journaux », vraies palettes de couleurs. L'impact sur l'inconscient collectif des masses peut aller jusqu'à plusieurs dizaines de milliers d'auditeurs, bien au-delà pour la télévision.

La question n'en reste pas moins posée : « Y a-t-il deux cultures différentes, l'une individuelle, l'autre de masse ? Sont-elles antinomiques ou complémentaires ? »

Les avocats de la culture individuelle sembleraient ne plus mener que des combats d'arrière-garde. Le qualificatif péjoratif d' « élitistes » leur est attribué. Ils seraient les représentants d'un monde condamné qu'ont symbolisé, en leur temps, deux grands noms : Marcel Proust et Paul Valéry.

Anti-élitistes déterminés, pour des raisons où les préoccupations socio-politiques ne sont pas toujours absentes, se voulant les militants de l'avenir, les partisans de la culture de masse condamnent pour la plupart, et combattent tout ce qui signifie à leurs yeux la culture individuelle. Ainsi en est-il des pays anciennement colonisés, des cultures nationales se jugeant étouffées, des pays socialistes promoteurs d'une « culture populaire », en son sens global, exclusive.

Au sein du monde occidental, les défenseurs de la culture de masse ne manquent pas. Ils estiment qu'elle seule ouvre la voie de l'avenir. Ainsi de l'Américain Herbert Marcuse avec l'acception qu'il donne au mot « contre-culture » dans *Culture et Société* (1965), de Marshall McLuhan fustigeant la civilisation du livre et presque de l'imprimé, dans *The Gutenberg Galaxy* (1962), opposée à la galaxie Marconi, et dans *Understanding Media* (1964), où

the medium is the message se veut la formule choc. Chez les Français, on peut citer, parmi d'autres, Edgard Morin et Michel Foucault.

En réalité, le dilemme entre culture individuelle et culture de masse n'est qu'apparent et, fort souvent, tendancieusement posé. D'un côté, il vise l'homme tout entier, la personne, unique sujet de culture. De l'autre, les moyens d'acquisition de la culture, qui peuvent avoir leur spécificité (le cinéma n'est-il pas le « septième art » ?), nés des énormes révolutions technologiques contemporaines essentiellement axés sur les masses. Or la masse en soi, quelle que soit sa dimension, n'est faite que de ses innombrables composantes : les individus. Ceux-ci en tirent agrément, profit, mais subissent aussi inconsciemment des orientations qu'ils n'auraient pas spontanément choisies.

« La culture ne peut être qu'individuelle, subjective, un désir, un besoin, une recherche dans la direction que l'on veut, par le chemin que l'on s'accorde pour essayer d'atteindre, parallèlement aux connaissances, à la compréhension de soi et des autres » (Claude Aveline).

Avant d'aller plus loin sur ce qui distingue ou unit la culture dite individuelle et la soi-disant culture de masse, une analyse s'impose sur ce qui a constitué, des temps les plus lointains aux plus proches, l'essence de la culture.